

« La résignation n'est pas synonyme de renoncement »



SYLVIE LAUSBERG est historienne et psychanalyste.

ENTRETIEN

Sylvie Lausberg est historienne et psychanalyste. D'ordinaire, rappelle l'auteur de *l'Histoire de Belgique pour les snuls* (éd. La Mulette), « la psychanalyse se préoccupe peu sinon pas du tout de politique ». Cette fois, elle a accepté ce « périlleux exercice ».

Face à la crise actuelle, on sent la population belge à la fois lasse, résignée et impuissante. Qu'en pensez-vous ?

Sans doute, mais c'est plus complexe que ça. D'une part, l'homme se construit toujours à partir de la différence, à commencer par la différence sexuelle. Ce rapport à l'altérité est fondamental dans la construction de chacun. En même temps, l'autre nous fait naturellement peur, car personne n'est, en soi, ouvert à tout.

Entre francophones et Flamands, il y a un peu de ça. Beaucoup de points communs nous rassemblent. Mais d'un autre côté, il y a la peur et une « mécompréhension » de l'autre. Ces derniers temps, la mise en exergue des différences culturelles, politiques ou sociales justifie le repli identitaire et provoque chez l'autre un repli sur soi qui alimente des interprétations parfois paranoïaques.

Comment expliquez-vous cela ?

Depuis les années 60, on va de réforme de l'Etat en réforme de l'Etat, on a choisi les plus petits dénominateurs communs, en évitant de se confronter aux gros problèmes par des compromis, des « mises au frigo ». En psychanalyse, on peut faire un parallèle avec le refoulement ; ce qui n'est pas supportable est mis de côté, enfoui, oublié, dans le seul but de survivre. Mais il y a, à un moment ou l'autre, le retour du refoulé : le moment où le couvercle de la casserole à pression saute...

Pourquoi aujourd'hui ?

On a atteint une certaine limite. Depuis 2007, c'est l'escalade. Irrespect, dénigrement, invectives, stigmatisation... Chacun se sent acculé dans une impasse. Une impression d'immobilisme, d'être pris dans une répétition sans fin. Quand on se confronte toujours aux mêmes problèmes, il est temps de se dire : ce n'est pas le fait des autres, je suis partie prenante de mon destin et maintenant,

j'en ai marre de souffrir. En travaillant sur soi, sur les représentations qui nous animent, souvent inconsciemment, on modifie petit à petit son rapport à l'autre, son rapport au monde. C'est comme cela qu'on peut se décaler, endiguer la répétition, se (re)mettre en mouvement.

Le patient belge est-il en souffrance ?

Manifestement ça ne tourne pas rond... Il me semble qu'il s'agit d'une souffrance moins politique que socioéconomique. La paupérisation gagne du terrain. L'individu est plus que jamais préoccupé par son pouvoir d'achat, sa santé, l'édu-

nonyme de renoncement.

La psychanalyse s'appuie aussi sur l'analyse du langage. Là aussi, la situation belge est intéressante.

En effet, cela vaudrait la peine de décrypter les mots sur lesquels on fonde les négociations : in- ou préformateur, médiateur, et dernièrement démineur, ce qui induit que le terrain est miné... et enfin clarificateur, ce qui prouve que nous sommes bien dans la confusion...

In fine, « guérissable » ce patient ?

En psychanalyse, on ne parle pas de guérison. Le chemin vers le mieux-être est

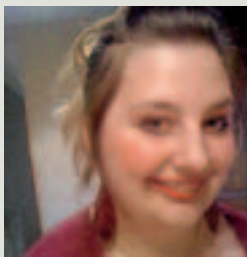
“ Ce qui n'est pas supportable est mis de côté, enfoui, oublié, dans le seul but de survivre. Mais il y a toujours, à un moment, le retour du refoulé. »

cation des enfants, l'avenir des pensions, etc. A côté de ça, le citoyen subit les conséquences d'un choc moral et éthique. De nombreux repères sont ébranlés : la Belgique de papa s'effondre avec la perte de confiance dans les banques, puis dans l'Eglise catholique frappée par les affaires de pédophilie. Sans parler de la crise mondiale. En parallèle, ce fameux compromis à la belge auquel le citoyen a longtemps cru, s'étirole. Dans ce contexte, le discours politique actuel, dominant, caricatural et répétitif, ne passe plus. D'où cette impression d'indifférence. Mais, au-delà des apparences, ce qu'on prend pour de la résignation n'est pas forcément sy-

toujours long et sans doute jamais achevé. Mais un décalage, un sursaut, une mise en mouvement sont toujours possibles. L'impasse actuelle, cette mort « à petit feu », peut s'ouvrir sur d'autres espaces, sur de nouvelles formes de créativité et de mobilisation. Il est temps que les leaders d'opinion, plutôt que de relayer les « petites phrases » et les postures politiciennes, rendent sa place aux citoyens et relayent les projets dans lesquels il peut se reconnaître, reflets de ses préoccupations premières et quotidiennes (l'emploi, l'éducation, la santé...). Des préoccupations légitimes. ■

Propos recueillis par
HUGUES DORZÉE

Rame, c'est du belge



Sand

29 ans. « Franco-
phone, d'arrière-
parents fla-
mands. » Ecrit toute la journée (pas mal la nuit aussi).
Sur Twitter et
www.herosordinaires.com/
<http://volde-mag.fr>,
<http://missstereet-boulesdeblog.wordpress.com/>
www.megaconnard.com/ Toujours bien troussé. Souvent, pour faire rigoler. Mais là, un peu moins.

Comment parler de la Belgique, maintenant ? Est ce qu'il y en a encore vraiment une d'ailleurs ? Poser la question, c'est y répondre un peu, m'aurait asséné un philosophe émérite dont j'ai oublié le nom, à moins que ce ne soit Adamo, ou n'importe quel représentant un tant soit peu sérieux de notre territoire si petit et pourtant si éclaté.

Finalement, être belge, c'est un peu plus qu'un territoire, non ? Plus que trois langues parlées, plus que BHV, plus que le surréalisme. L'art du compromis. Larde le compromis. Expliquer à l'extérieur, hors les murs de ma Belgique, en quoi consistent les négociations actuelles, vers quoi elles vont certainement nous mener, vers des pseudo-accords, des prises d'élan factices pour mieux reculer au final... Que le gouvernement est en « affaires courantes ». Joie des adoucissements d'angles, et des métaphores polies pour définir un pays qui n'a plus de capitaine à sa barre. Que le vote, obligatoire, ne nous a menés à rien. Qu'on a même doublé la mise sans plus de résultats probants.

Je suis fatiguée, je crois. Marre d'entendre définir l'identité belge comme celle de l'indécision. Marre des successions de formateurs, informateurs, d'explorateurs, d'éclaireurs, d'explorateurs, d'explorateurs, et des blagues trop faciles sur le futur décapsuleur. A croire que l'imagination royale est tel le tonneau des Danaïdes. Métier pas facile que celui d'être roi, de nos jours, en ce bon royaume, où il faut des capacités d'écoute excep-

tionnelles, et u
de son chapeau
mer des kami
tionnelles, des
dans le vin... V
de communica
ne se désirent

Un couple q
les petites piqu
ses assassines.
Usé jusqu'à la

En même te
sans gouverne
bien besoin de
pas mesurés.

Finalement
pliste cliva
pas aussi cet
tous debout, fa
autres que ce
tres pareils. Pa
Bêtes de somm
sous le poids d
Têtus, mais
Autour, j'enten
fois, qui osent
sont des égoïst
nous aident p
raisonnables,
mais si on étai
de mastic de-c
re. »

Je vois surto
vous faire prof

Histoire de Belgique

pour les snuls

SYLVIE LAUSBERG
Editions La Mulette,
96 pages, 2010
9,90 euros

